



## PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

### MODES.

Les toilettes envoyées de Paris à Madrid, depuis un mois, ont été le sujet de toutes les conversations les plus piquantes, et ont donné un grand retentissement à tous les noms célèbres dans l'industrie. — C'était Palmyre, c'était Camille, avec sa brillante imaginative, qui composaient chaque jour vingt robes plus magnifiques les unes que les autres. — C'était Constantin, qui cueillait dans ses serres féeriques des bouquets et des guirlandes bien dignes d'aller au jardin des Hespérides couronner la plus jeune et la plus gracieuse princesse du monde. — C'était Gagelin, qui envoyait ses étoffes sans pareilles; Brousse ses admirables cachemires, et Violard ses dentelles si belles et si splendides, que nous pourrions déjà dire qu'elles obtiennent de royales admirations!

Nous ne pouvons nous étendre sur tous les détails intimes de ces toilettes princières, où se sont portés tous les raffinements les plus exquis de l'élégance parisienne; — toutes ces broderies, toutes ces dentelles, ces mouchoirs, dont la Sublime-Porte seule pouvait concevoir la beauté, et ces corsets charmants, modelés d'une façon si ravissante, qu'il fallait les avoir aperçus par hasard dans les salons de M<sup>lle</sup> Josselin pour comprendre toute leur admirable perfection. — Charmant chef-d'œuvre où la nacre et la moire semblaient à peine avoir été effacées par la soie qui en façonnait les contours. — Digne œuvre de goût et d'adresse, dont le nom de M<sup>lle</sup> Josselin révèle seul le secret, et que nous avons eu le bonheur de saisir à l'instant où ces royales créations quittaient la rue de la Paix pour se transporter à Madrid.





— On a souvent dit que l'élève passait le maître, — et cela surtout quand il s'agit de coquetterie, de grâce, d'élégance, de tout ce qui tient aux leçons de l'imagination et du goût. — On se rappelle cette piquante maxime quand on se trouve en face des charmantes modes de M<sup>me</sup> Penet<sup>1</sup>, cette jeune élève de Baudrant, dont les débuts se signalèrent avec les luxes légers du printemps. — Aujourd'hui c'est pour la splendeur de l'hiver, c'est pour les fêtes de l'Espagne, que la jeune modiste a fait preuve d'un tact charmant, alliant à la fois la coquetterie parisienne avec la grâce espagnole. C'était d'abord un petit bord Montepan, en velours rubis, à calotte un peu profonde, entourée d'un chef à jour, en or pur, ayant le côté gauche relevé et brodé de délicates grenades d'or, tandis que l'autre côté était entièrement recouvert par une magnifique plume d'autruche blanche, secouant vaporeusement de légers brins de marabout. Puis, venait la coiffure Mercédès, en velours bleu de France, formant un carré catalan, à petits crevés de rubans de gaze blanche, miroitant de larges raies dorées, pourprées, violetées et vertes. Le bonnet Marie-Thérèse, mélange d'alençon, de dentelle noire, de roses mouchetées de noir, disparaissant sous un brouillard de dentelles, produisait également un effet délicieux. Mais ce qui était admirable, c'était une coiffure gitana, en velours écarlate, avec des grappes de perles fines; une coiffure Isabelle, en dentelle noire avec des roses, et le petit nœud Luisa, formant une large barbe en blonde, supportant à son sommet une rose rouge entourée d'un feuillage vert légèrement doré.

— Chez Baudrant, les coiffures commandées pour toutes ces fêtes princières ont ce type d'élégante distinction qui appartient au plus simple nœud de ruban qui sort de ses salons.

— Chez M<sup>me</sup> Séguin<sup>2</sup> ils s'exécutent en ce moment d'immenses commandes pour les modes d'hiver, qui permettent à l'ingénieuse modiste de donner essor à son imagination si féconde et si riche. — Une grande partie de ces chapeaux devant partir pour la province et l'étranger, elle y adapte ce pré-

cieux mécanisme qui permet de les emballer par centaines dans l'espace qui pourrait tout au plus contenir douze chapeaux ordinaires. — Cet avantage incontestable lui amène une foule de commissionnaires enchantés de profiter de cette grande diminution dans les transports, et qui n'influe en rien sur l'élégance et la légèreté des chapeaux. — Parmi ceux destinés aux élégances de Paris, nous citerons une capote de satin bleu, sur laquelle était posée, à gauche, une belle rose entremêlant son feuillage à des feuilles de même bleu que le satin; un chapeau de velours épinglé vert minéral, ayant le fond recouvert d'une pointe de blonde dont les angles s'entremêlaient, d'un côté, avec les coques d'un nœud de ruban et, du côté opposé, avec un nénuphar d'Italie. On voit encore beaucoup de capotes formées de rubans à bord imitant la blonde ou mi-partie guipure et satin. Nous avons remarqué aussi un chapeau orné d'un panache composé de trois plumes, dont une gris d'acier et l'autre couleur vanille.

Les chapeaux qui se portent le plus ont leur passe un peu évasée du bord, descendant bas et décrivant un cercle encadrant élégamment le visage et les touffes de cheveux. Une fanchon de velours assorti et bordurée de dentelle blanche ou noire va très-bien sur la forme des chapeaux de mise négligée.

Nous avons aussi observé un chapeau en velours couleur vanille, orné d'une plume angora, et deux autres gris-feutre en velours, l'un avec un oiseau ombré, et l'autre avec une follette-cachemire glacée; un chapeau velours épinglé gris de ciel, orné de deux plumes nuancées de cerise, et sous la passe une garniture cerise; une capote satin marron, avec une fleur bleu de France, et sous la passe des fleurs mêlées à de la blonde; une autre en velours noir, avec une haute voilette en dentelle, avec ornement en dentelle aussi; en velours de couleurs tendres et foncées, avec rubans guipures; un chapeau de velours épinglé vert-œillet, orné d'une follette marabout de même nuance, et doublé de satin rose; puis quelques chapeaux en velours à fond orné de dentelle noire; une fraîche et gracieuse capote en satin rose et velours épinglé de même couleur; le bas des coulisses de ve-

<sup>1</sup> Rue Neuve Saint-Augustin, 4. — <sup>2</sup> Rue Neuve des Capucines, 5.



lours épinglé est terminé par autant d'agrafes en pareil : l'effet en est très-gracieux ; — puis encore un chapeau de velours doublé de bleu et follette marabout ; et, pour demi-toilette, un chapeau satin de rose recouvert d'une belle angleterre.

Chez M<sup>me</sup> Séguin aussi les coiffures en passementerie-dentelle d'or et d'argent, les glands Pompadour, les fonds résille à dessins renaissance, les bracelets, les tours de gants en passementerie, guipure à point d'Espagne blanc. Parmi les coiffures de soirée, n'oublions pas les turbans de crêpe et de tulle, et les petits bonnets catalans en tulle de soie zéphyr ; des petits bords, des turbans de tous les peuples de l'Orient, surtout des turbans en velours foncé, à fond d'or et marabout blanc tombant sur le côté ; et, au premier rang, un turban de dentelle noire et de velours groseille, orné d'un marabout blanc.

Le talent bien connu de M<sup>me</sup> Ellen Saint-Hilaire<sup>1</sup> ajoute chaque jour à sa nombreuse clientèle les femmes soigneuses de la conservation de leurs dents. L'habileté bien connue de M<sup>me</sup> Saint-Hilaire, et la légèreté de sa main, sont surtout précieuses aux personnes délicates et peureuses de la douleur ; aussi n'hésitent-elles pas, si le temps ou la maladie a amené quelques ravages dans leur bouche, à lui confier le soin d'y remédier, d'endormir, de détruire même la douleur, de souvent la prévenir, et de donner aux dents factices la solidité et l'apparence de celles qui sont dues à la nature.

L'hiver nous a ramené l'exposition des magnifiques tapis de Foye-Davenne<sup>2</sup>, de ses portières si belles et si splendides, de toutes ces prévoyances contre le froid, qu'il entend si bien, et auxquelles il sait toujours donner un aspect d'élégance. Nous devons mentionner aussi ses  *médaillons* , si jolis pour meubles, et qui rappellent si parfaitement l'époque de Louis XIV ; le travail en est si fin, si admirablement nuancé, si exact de dessin, qu'il semblerait que les bergers et les bergères de chaque fauteuil y ont été oubliés

<sup>1</sup> Boulevard de la Madeleine, 13, cité Vindé. — <sup>2</sup> Rue Neuve des Petits-Champs, 63.

par Watteau ou Boucher. Foye-Davenne ne s'occupe pas seulement des objets de luxe, il apporte encore un soin tout particulier à ceux d'utilité : ses literies sont parfaitement confortables, et on peut les prendre les *yeux fermés*, bien sûr qu'elles renferment la laine la plus moelleuse et le duvet le plus fin, que ses sommiers élastiques sont confectionnés avec recherche et d'une grande solidité, avantages inappréciables pour le consommateur.

Le goût et la mode des fleurs ont passé dans nos habitudes, depuis la mansarde la plus modeste, dont la fenêtre est égayée par la coquette citronnelle dont un jeune lauréat a cultivé la bouture, jusqu'au riche hôtel dont le portique est toujours garni d'orangers, de verdure et de fleurs. Ce luxe donne trop de grâce à tout pour que jamais on le comprenne dans l'anathème que les pessimistes envoient à la somptuosité. On mêle les fleurs artificielles aux fleurs naturelles pour la décoration des escaliers et des appartements, car l'éclat des fleurs *véritables* est si fugitif qu'il faut y suppléer par celui plus durable que l'on doit à l'art. Chagot<sup>1</sup> a, sous ce rapport, un succès inouï ; la perfection qu'il apporte dans les bouquets destinés à un chapeau ou à parer le corsage d'une robe de bal se retrouve dans ses arbustes. Indépendamment des grenadiers aux fleurs éclatantes, des lauriers-roses doubles, des hautes bruyères, des acacias aux grappes rosées, il s'est adonné à l'imitation exacte des fleurs naturelles exotiques et des plantes grimpantes. Rien de plus beau et de plus naturel que ses cactus au rouge velouté, ses magnolias, ses rhododendrons, ses plantes du Brésil, toutes les belles fleurs tropicales dont l'effet est si merveilleux, et dont l'imitation seulement est d'autant plus précieuse que leur parfum est quelquefois mortel. — Aussi pas un bal, pas une fête sans qu'au préalable on n'ait fait appel aux créations de Chagot. Les femmes, en allant choisir chez lui les plumes qu'il prépare avec tant de goût, qu'il transforme, pour ainsi dire, afin d'ajouter quelque chose encore à leur grâce, ne peuvent pas résister à lui demander aussi une parure pour leur salon,

<sup>1</sup> Rue Richelieu, 81.



leur boudoir, voire le vestibule où déjà l'on doit trouver le pressentiment de la recherche et de l'élégance d'une maîtresse de maison.

— Nous avons commis deux erreurs dans notre dernier numéro à l'égard de M<sup>me</sup> Vuasse; nous nous empressons de les réparer.

D'abord elle demeure rue Neuve des Petits-Champs, n° 80, et non n° 30, qui a été mis à tort.

Ensuite, les magnifiques robes qu'elle a envoyées en Espagne n'étaient pas destinées à l'infante, mais bien à la reine. Au reste, il y a dans toutes les modes et les toilettes exécutées chez M<sup>me</sup> Vuasse une noblesse, une distinction, un choix d'étoffes et d'ornements qui lui méritent bien cette confiance royale; les plus grandes dames de France, tout aussi bien que d'Espagne, s'adressent à elle, et toujours ce que M<sup>me</sup> Vuasse leur adresse satisfait aux plus ambitieuses exigences de la coquetterie.

— Les *capelines* seront à la fois très-gracieuses et très-utiles pour se préserver du froid. Ce sont de petits capuchons bien entendus et bien coupés pour envelopper la tête sans froisser la coiffure. On y a ménagé des baleines qui n'ont pas le ridicule des anciennes *calèches* et se maintiennent pourtant à volonté à distance des plumes ou des fleurs. La *capeline* est attachée à une sorte de pèlerine doublée de fourrure qui se croise sur la poitrine et descend jusqu'au coude, sans préjudice de la sortie de bal qu'on jette par-dessus. On la fait en satin blanc, ou rose, ou bleu ciel, bien piquée, et une haute dentelle retombe sur le visage et forme *voile*. — Nous avons vu la semaine dernière dans la maison Gagelin plusieurs de ces *capelines* en nuance rose, bleue ou blanche, et qui étaient bien dignes de figurer parmi tous les ravissants modèles de manteaux dont cette maison possède, sans contredit, le choix le plus heureux entre tous.

— M<sup>lles</sup> Romain<sup>1</sup> ont de charmants chapeaux pour cet hiver, comme elles en ont eu de délicieux pour l'été. Le velours noir est à peu près abandonné aux femmes qui vont à pied, et le velours plein, de couleur, est le seul

bien porté. Beaucoup de velours émeraude, avec la passe doublée en vert tendre et le saule de deux nuances; en velours blanc, orné seulement d'une barbe en blonde. Les capotes de satin ont une quantité de biais en velours et des fleurs sous la passe. Pour le soir, de petits chapeaux crêpe et velours, tout à fait coquets, avec des barbes en blondes retenues par une guirlande de roses de deux et trois couleurs. Des chapeaux en velours épinglé *bleu Nemours*, avec dentelle noire. Les petits bonnets de M<sup>lles</sup> Romain, dont chaque invention semble apporter en elle un charme et un succès, sont tous gracieux et jolis avec leurs rubans guipures et leurs fleurs si légères; ils se posent un peu sur le front, et quelques-uns, au lieu de dissimuler complètement la chevelure, la font encore valoir.

— Beaucoup de robes se font à revers couverts de dentelle, et M<sup>me</sup> Redon-Frèrlet<sup>2</sup> a, en ce genre, une façon charmante pour les femmes qui veulent un corsage montant, quoique habillé. Nous avons vu, en ce genre, une redingote de satin rose, fermée jusqu'au col avec un revers en point d'Alençon doublé de satin qui couvrirait la poitrine, et un petit collet doublé, un peu à pointe dans le dos, recouvert également en dentelle. Les revers se prolongeaient sur la jupe en tablier, et étaient réunis, de distance en distance, par une guirlande faite en satin et rattachée par des agrafes en diamants. Les manches, justes jusqu'au coude, s'élargissaient en formant revers tombant couvert de dentelle comme celle des sous-manches. — Une autre robe en satin blanc, montant également, avait la garniture en application renouée par des touffes de pavots rouges, et les manches demi-longues bouffantes à la Louis XIII. Avec ces toilettes, destinées à une jeune convalescente, nous avons admiré des robes de bal d'une fraîcheur ravissante. L'une, en gaze rose *Mercédès*, était ornée de bouillonnés sur toute la jupe, sous laquelle il y avait non-seulement un transparent d'étoffe, mais deux jupes de gaze, rose également; tous les bouillonnés étaient séparés par une étroite passementerie en argent, et la berthe pareille. — L'autre, en crêpe blanc, avait une garniture en ruban et perles, for-

<sup>1</sup> Rue de la Chaussée-d'Antin, 18.

<sup>2</sup> Passage Choiseul, 4.









31 Octobre 1846.

2222.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Costumes des ateliers de Simonet, Felix, Yv'e et C<sup>e</sup>, rue neuve des petits Champs, 40.  
 Gants et Cravates Meyer, r. de la Puce, 26. Chapeaux de Desprey, b. des Italiens, 28.*

Ayuntamiento de Madrid

Messrs J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.









*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

*Costumes d'enfants de M<sup>lle</sup> V. Leclerc et Ducellier, 6, des Capucines. Bonnet de M<sup>lle</sup> Penet, r. neuve St.  
 Augustin, 4. Robe de Chambre de M<sup>lle</sup> Terrière-Pinona. Lingerie de M<sup>lle</sup> Pagan, pt. de Richemont.  
 Bayard. Gants Mayer. Parfums Guerlain.*

*Mrs. S. & J. Fuller, 25, Rathbone Pl. London.*









31 Octobre 1846.

2221.

*Modes de Paris.*  
**Petit Courrier des Dames.**

Boulevard des Italiens, 1.

Costumes d'enfants de M<sup>lle</sup> V. Ledere et Ducllet, 6, des Capucines. Bonnet de M<sup>me</sup> Penet, r. neuve St. Augustin, 4. Robe de Chambre de M<sup>me</sup> Ferrière-Pinona. Lingerie de M<sup>me</sup> Puyan, pt. de Richemont-Bayard. Gants *Miguel* de *Profano* de Madrid

Mrs. S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. London.



mant tunique du meilleur goût, avec une riche berthe en point à l'aiguille. Ces fleurs en perles avaient été fournies par Bourguignon<sup>1</sup>, les sous-jupes en crêpe blanc également.

Il n'y a pas de plus grand luxe en hiver que le luxe des fleurs; il n'y en a pas non plus de plus charmant et de plus réel. C'est incontestablement le plus délicieux ornement des bals. — Que peut-on mettre de plus joli dans un salon, par exemple, que des jardinières garnies de fleurs et de verdure? Quelle plus jolie tapisserie que des arbustes et des bouquets qui s'épanouissent dans des potiches de Sèvres ou du Japon? C'est pourquoi nous avons vu des jardiniers venir s'établir au beau milieu de Paris, dans les quartiers les plus brillants. La Chaussée-d'Antin cependant devait aller faire ses provisions de fleurs jusqu'au passage de l'Opéra pour le moins, mais un de nos plus habiles horticulteurs, M. Baron, vient d'ouvrir un magnifique magasin dans la rue Caumartin (n° 20). C'est comme un petit paradis, où vous pouvez, toujours et à toute heure, trouver les plus jolis bouquets de bal et les plus fraîches guirlandes...

En parlant de fleurs et de parfums, nous ne pouvons passer sous silence les essences exquises de Lesueur<sup>2</sup>. C'est, pour ainsi dire, la fleur métamorphosée, mais conservant tout la finesse, tout le charme, toute la délicatesse de son parfum.

Dans notre dernier article sur les modes que M<sup>me</sup> Ferrand<sup>3</sup> avait emportées à Londres, nous avons omis de mentionner l'AGRAFE CHATELAINE, destinée à relever les robes pour les jours où la pluie rend nos rues si humides et si *éclaboussantes*. Ce petit appareil, si simple et si ingénieux, ne pouvait manquer d'avoir un immense succès à Londres, où, on le sait, cette saison est pour le moins aussi désagréable qu'à Paris. Aussi M<sup>me</sup> Ferrand a-t-elle déjà dû faire revenir de ces charmantes agrafes. — Le succès des AGRAPES FIBULINES pour fixer et retenir le châle sur les épaules, n'a pas été moindre. Les Anglais sont trop apprécia-

teurs de ce qui est confort et rationnel dans la toilette pour n'avoir pas adopté tout de suite aussi cette agrafe, qui permet de fixer et d'enlever immédiatement son châle, sans pour cela lui faire aucune de ces piqures d'épingles qui abîment les étoffes et déchirent impitoyablement les robes.

AVIS. — Le bruit ayant été malignement répandu que M. Maurice-Beauvais avait cédé son fonds de commerce, nous sommes autorisés par lui à démentir cette nouvelle, d'autant plus fautive, qu'il vient tout récemment d'agrandir ses magasins et ses ateliers, devenus insuffisants pour sa nombreuse clientèle.

MODES D'HOMMES. — Tout Paris est inondé en ce moment d'annonces d'habilllements d'hommes, à bon marché; on finirait presque par croire que ce sera désormais la plus simple et la plus facile chose du monde que d'être élégamment et confortablement vêtu. La conséquence la plus inévitable et la plus immédiate de cet état de choses, sera de donner un nouvel éclat aux réputations des tailleurs fashionables; car la véritable recherche, le *comme il faut*, restera dans les ateliers des maisons adoptées par le monde élégant. — On pourrait presque, sans exagération, dire qu'il en sera pour les modes comme il en est pour ce qu'on appelle les *œuvres d'art* et les *produits manufacturés*...

Le cachet des modes distinguées reste d'ailleurs l'excessive simplicité; ainsi, dans notre visite aux ateliers de Robin<sup>4</sup>, nous n'avons revu, à quelques modifications près, que les formes déjà adoptées l'hiver dernier. Seulement, nous avons admiré des assortiments d'étoffes nouvelles d'une indicible variété, — les plus ravissantes soieries pour gilets de fantaisie et des étoffes de pantalon qui égalent ce que les Anglais ont jamais produit de plus souple et de plus solide. Les habits restent amples, les revers larges et flottants, les gilets à châle fort longs et très-ouverts. Quant aux paletots, on les fait de toutes les formes, mais toujours très-larges et la taille fort basse.

<sup>1</sup> Passage Choiseul. — <sup>2</sup> Rue Caumartin, 35. — <sup>3</sup> 2, Maddox street, Regent street.

<sup>4</sup> Rue Saint-Marc, 21.



La forme nouvelle est décidément adoptée pour les chapeaux. Ils ont la coiffe cintrée vers le centre et le galon large. Cette forme est excessivement élégante; Desprey<sup>1</sup>, qui a été le premier à l'adopter, a donc eu un succès complet, et en cette occasion, comme toujours, il aura eu le double honneur de l'innovation et de la mode acceptée.

Pour la saison des soirées qui commence, Mayer<sup>2</sup> s'est approvisionné d'admirables chemises d'hommes, brodées avec un goût exquis et un art merveilleux. Il a aussi les cravates du meilleur style, les mouchoirs à coins armoriés et chiffrés, les gants les plus souples et les mieux coupés... tous ces accessoires enfin qui sont le cachet infailible de l'homme réellement élégant et distingué.

#### TOUT LASSE, TOUT CASSE ET TOUT PASSE.

— Une lettre pour madame la marquise, dit respectueusement un domestique en entrant dans un élégant boudoir où la marquise de Cerny et la comtesse d'Argimont, toutes deux amies d'enfance, séparées pendant de longues années, causaient avec tout l'épanchement d'une affection sincère qu'aucune rivalité n'était jamais venue entraver. — L'une, la marquise, était petite, svelte, brune et pâle; en un mot, la véritable Parisienne aristocrate: l'autre était grasse, assez grande, très-fraîche; c'était, au contraire, la châtelaine du moyen âge. Toutes deux se réunissaient sur un seul point: elles avaient cet âge intéressant que regardaient comme la maturité accomplie les anciens romanciers, épris uniquement des héroïnes de pensionnat, mais qu'ont à l'envi réhabilité depuis quelque temps des écrivains moins exclusifs ou moins impartiaux: trente ans... peut-être même plus!

M<sup>me</sup> de Cerny prit négligemment cette lettre et s'apprêtait à la poser sur la cheminée sans l'ouvrir, lorsque le domestique la prévint qu'on attendait une réponse. Elle lut alors le billet qui lui était remis, et s'excusant auprès de son amie, elle écrivit quelques mots à la hâte. — Pourquoi donc caches-tu ta lettre avec de la cire noire?

<sup>1</sup> Boulevard des Italiens, 28. — <sup>2</sup> Rue de la Paix, 26.

demanda la comtesse; es-tu en deuil sans que je le sache?

— Mon Dieu, non, répondit en souriant la marquise; c'est seulement que je trouve cette couleur appropriée à la devise de mon cachet.

— A la devise! dit la comtesse avec étonnement; tu ne te sers donc pas de tes armes?

— Depuis nombre d'années, ma chère, je les conserve pour mes mouchoirs, pour mes voitures, mais je ne m'en sers plus pour mes lettres.

— Et que dit ce cachet précieux, qui remplace ainsi ton blason?

— Ma pensée et ma conviction intime: « Tout lasse, tout casse, tout passe... »

— Tout lasse, tout casse, tout passe!... s'écria la comtesse. Mais tu veux plaisanter! ça ne peut pas être la *pensée* et la *conviction* d'une femme de ton âge!... à cinquante ans je ne dis pas!... Attends, je t'en supplie, les rides et les cheveux blancs pour lever une semblable bannière!

— Les rides vieillissent moins, je t'assure, que les larmes; si ce n'est la figure, c'est le cœur, c'est l'âme, c'est l'imagination!... Un homme de talent a dit: A la suite d'une grande douleur le cœur se brise ou se bronze. Je ne suis pas de cet avis, ou plutôt j'en suis trop, car il se brise d'abord et se bronze après.

— Tu as donc bien souffert, ma pauvre amie? dit la comtesse en se rapprochant avec intérêt.

— Oui... répondit la marquise avec un fin sourire; et je n'en parle aujourd'hui que comme mémoire, car c'est parfaitement *passé*.

— Eh bien, si tu peux en parler sans douleur, conte-moi, je t'en prie, cette triste histoire? demanda la comtesse avec une légère nuance de curiosité.

— Volontiers, ma chère, quoique tu sois indiscreète comme une provinciale; mais comme je sais que l'intérêt domine avant tout dans ton cœur, je veux bien te dire pourquoi j'ai adopté le cachet dont tu es si fort scandalisée.

A peine sortie de pension, on me maria, tu le sais, au marquis de Cerny; mais ce que tu ignores c'est que c'était l'homme le plus égoïste, le plus froid, le plus épris de lui-



même, et surtout le moins capable de savoir diriger ni de se faire aimer d'une jeune fille simple et bonne comme je l'étais autrefois.

Les premiers temps de mon mariage furent sinon heureux, au moins brillants et bruyants. Je m'occupais de ma toilette; je suivais les bals, les fêtes, les concerts; j'étais jeune, riieuse, et je m'amusai d'abord de ce tourbillon qui entraîne et enivre petit à petit; cependant j'en fus fatiguée, puis ennuyée... Alors je regardai autour de moi, et me trouvais bien seule... pas une amie, pas un cœur pour répondre au mien; car alors je croyais à l'affection... j'avais vingt ans, et je conservais encore toutes mes illusions de jeunesse, semences du ciel, fleurs de l'âme que le souffle de la douleur dessèche et tue à jamais sans laisser aucune trace. Un jour de printemps, j'étais à la campagne dans une disposition triste et souffreteuse, lorsque M. de Cerny, absent depuis quelques mois, arriva, amenant avec lui le comte Maurice de Montreuse, son neveu. Maurice était beau, je le crus bon; il était malheureux, puisqu'il venait de perdre une mère qu'il adorait. Que te dirai-je? nos âmes sympathisèrent, et ce fut le plus tendre et le plus violent sentiment de ma vie. Maurice m'adorait; je crus à cet amour et laissai parler le mien. Pendant longtemps je fus heureuse; mais j'avais vingt ans... je fus trompée. Les hommes veulent conserver le droit exclusif du sentiment; s'ils se sentent plus aimés qu'ils n'aiment eux-mêmes, ils se lassent et reculent. J'aimais trop Maurice pour le fixer longtemps; je le fatiguai de mon amour pour réveiller le sien: pauvre sotte! je le lassai et l'éloignai davantage.

Avec nous, au château, était une de mes cousines, veuve, jeune encore, peu jolie, mais coquette et spirituelle. L'amour heureux se cache facilement; lorsqu'il souffre, il a besoin de se plaindre. Louise devint ma confidente. Elle pleurait avec moi, grondait Maurice, lui reprochait son indifférence pour tant de dévouement. Je la croyais franche, et d'ailleurs je n'aurais pas soupçonné que Maurice pût me préférer une femme moins jeune, moins jolie, moins élégante; je ne savais pas qu'il fallait avant tout être adroite et que les hommes ne s'attachent qu'aux femmes qui n'en valent pas la peine. Un jour, Maurice me prévint qu'il

partirait le lendemain pour Paris, où une affaire l'appelait pendant quelques jours. Avant de me quitter il fut tendre et bon, aussi aucun soupçon ne vint avertir mon cœur. Le lendemain, Louise reçut une lettre d'une amie malade qui la demandait: elle partit, me montrant les plus vifs regrets de me quitter au moment où ma solitude me rendait sa présence nécessaire. Cette coïncidence dans les départs de Louise et de Maurice ne me fit naître aucune pensée fâcheuse. J'avais vingt ans... il était si facile de me tromper! J'attendis, les premiers jours avec calme, puis ensuite avec angoisse. J'écrivis sans recevoir aucune réponse. M. de Cerny était en voyage; alors je revins à Paris. Je courus chez Maurice, remplie d'inquiétude, le croyant malade. J'appris qu'il était parti pour l'Italie avec Louise. Je faillis mourir, mais je fus sauvée... Libre de mes actions, dont mon mari ne me demandait jamais compte, je partis à mon tour pour l'Italie. Était-ce dans l'intention de rejoindre les fugitifs? était-ce seulement par instinct? car l'Italie est la terre classique des malades et des malheureux... je l'ignore, mais je partis. Je m'arrêtai à Florence, et, seule avec ma femme de chambre, brave fille qui s'était dévouée à moi, je restai pendant de longues journées renfermée dans mon appartement, livrée tout entière à la douleur. Quelques mois se passèrent ainsi, puis je commençai à sortir. Je rencontrai quelques Françaises qui me firent accueil; elles étaient gaies, aimables, musiciennes; elles cherchèrent à me distraire; et un jour que je faisais ma toilette avec soin, je vis à mon miroir que mes joues redevenaient roses, mes yeux brillants; enfin je m'aperçus avec honte que je me consolais, moi qui voulais de si bonne foi mourir de ma douleur!

Alors, furieuse contre moi-même, je cherchai à raviver mon désespoir éteint, et je revins à Paris, pensant que les lieux témoins de mon abandon feraient jaillir encore les larmes de mon âme... c'était ma dernière illusion, et une épreuve décisive devait me convaincre que mon chagrin était passé pour toujours.

Un matin, je sortais du passage des Panoramas; je voulus traverser le boulevard; mais je fus entravée par une élégante calèche qui s'arrêtait devant moi; un jeune



homme en descendait, c'était Maurice. Il me salua comme une connaissance de la veille, je le lui rendis tout naturellement, sans me sentir même émue; pour m'en assurer je mis la main sur mon cœur... hélas! les battements étaient aussi calmes, aussi uniformes que dans l'ordinaire de la vie. Pauvre femme! j'étais consolée!...

Depuis ce jour j'ai adopté le cachet dont tu me blâmes. Ne résume-t-il pas mes principaux chagrins?... Je vais dans le monde, j'en prends le bien, j'en laisse le mal. Enfin, je suis devenue égoïste, bien convaincue qu'il en est des autres choses de la vie comme de l'amour, où TOUT LASSE, TOUT CASSE ET TOUT PASSE.

LA COMTESSE DE B. ....

### THÉÂTRES.

Le directeur de l'Académie royale de Musique se propose de donner dimanche prochain une représentation extraordinaire au bénéfice des inondés de la Loire.

Il devait y avoir, à l'occasion du mariage du duc de Montpensier, grande fête au château de Versailles; bal et spectacle. On devait jouer l'opéra de *Fernand Cortez* et le ballet du *Diable à quatre*; mais le roi, profondément affligé des désastres occasionnés par les inondations récentes, a contremandé cette représentation.

Londres aura décidément ses deux théâtres italiens cette saison. — M. Lumley d'une part, et M. Beale de l'autre, font des efforts incroyables pour se captiver les sympathies du public. — Il n'y a aucun sacrifice, aucune hardiesse devant lesquels ils reculent.

En présence de si redoutables concurrents, M. Mitchell ne veut pas, de son côté, laisser déchoir le Théâtre-Français. Il explore en ce moment tous nos théâtres de Paris, et si nous en croyons les bruits qui nous arrivent

de toutes parts, nous devons bien augurer de la composition de sa nouvelle troupe. Bientôt nous serons à même d'en donner une liste complète; mais jusqu'à présent il n'y a d'à peu près officiel que les engagements de Bouffé, qui n'a pas paru à Londres depuis 1843; de Lafont, qui doit, assure-t-on, venir jouer pendant deux mois, et de Perlet, qui sans doute commencera la saison.

Voici les longues soirées d'hiver, et avec elles les grandes réunions musicales, les concerts intimes de la famille. Au moment donc où la romance un peu négligée va reprendre sa place d'honneur, nous croyons devoir recommander à leur attention de nouvelles et charmantes compositions, qui se trouvent chez Heu, éditeur, rue de la Chaussée-d'Antin, 10. *La Mère du pêcheur; la Bouquetière; Entends-tu, Jeannette? Ah! monseigneur, laissez-moi! Nisette, le Roi, c'est moi!* sont des romances d'un genre varié, toujours du meilleur goût, où, paroles et musique, tout est à louer. L'auteur, à qui revient ce double éloge, pour ce double mérite, est M<sup>me</sup> Anais de Presles... Mais nous avons lieu de penser que sous ce pseudonyme discret, se cache une gracieuse dame que le bruit des applaudissements publics effraye, et qui se contente d'avoir du bon sens et de l'esprit, en famille et avec ses amis.

A ce Numéro sont jointes les planches 2221 et 2222.

La composition inventée par M<sup>re</sup> Dussert pour effacer le petit duvet qui naît sur les bras et le visage est reconnue comme le meilleur système épilatoire que l'on ait encore trouvé. En moins de quelques minutes, le duvet disparaît complètement jusqu'à la racine, et n'endommage nullement la peau. Chez M<sup>re</sup> Dussert rue du Coq-Saint-Honoré, 13.

POUDRE DE NAQUET pour donner aux dents la blancheur de l'ivoire. Cette poudre est aujourd'hui dignement appréciée des amateurs et des gens de l'art. Palais-Royal, 132.

L'empressement avec lequel l'EAU et la POUDRE ANGLAISES du docteur Z. Addison ont été accueillies par le monde élégant, a fait place, à juste titre, au succès de vogue éclatant que nous nous plaisons à constater. Les principales propriétés de cette importation consistent à conserver aux dents leur blancheur primitive, et à empêcher les progrès de la carie en affermissant les gencives. — Les dépôts sont à Paris, chez GELIN, maison dorée, boulevard des Italiens, 12.

### LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V<sup>e</sup> DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.